

Le Père Wresinski en politique

Le message du père Wresinski, qui est d'abord un message spirituel (car le souci de son semblable, le partage avec lui, la mobilisation, dans un monde complexe, des procédés propres à assurer ce partage, sont en premier lieu des impératifs spirituels, peut-être de salut), se présente par conséquent comme a priori étranger au politique, à tout le moins tel qu'on incline à comprendre cette notion, même si on ne la réduit pas à l'idéologique, au *politicien*, ou au *partisan*. Il est en même temps, par essence, d'ordre politique, exactement au même sens où l'on peut dire que le message de ce compatriote du père, ô combien différent, Witold Gombrowicz, qui haïssait la politique vulgaire, la méprisait, est un message d'ordre essentiellement politique parce qu'il a trait, de façon obsessionnelle, aux relations entre les êtres, pas les êtres humains seulement d'ailleurs, les êtres créés par Dieu, scarabées compris ⁽¹⁾.

Le messianisme du père, et les échos qui en ont retenti, au-delà de ses propres prises de parole, dans celles de nombreux militants du mouvement A.T.D. , ou de familles du quart-monde passées par des sessions de formation, en même temps qu'ils rassurent certains penseurs et certains décideurs, en leur donnant à croire qu'il n'exige pas trop ici et maintenant, est souvent apparu à d'autres personnes et d'autres décideurs, pour les mêmes raisons, comme anachronique, digressif, dilatoire. A qui a bien lu et entendu le père, il saute aux yeux qu'il n'en est rien.

Peut-être l'extrême modestie des origines de cet ecclésiastique, son appartenance à la mouvance, et même à la hiérarchie catholique, l'ont-ils en général conduit à manifester pour le et les pouvoir(s) une forme de révérence que d'aucuns peuvent réprover, mais qu'il faut, quand le pouvoir est sécularisé, davantage imputer au respect de la parole évangélique (« *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, à César ce qui est à César !* ») et d'une laïcité bien comprise qu'à une compromission avec ceux « à la table » de qui, comme dit le poète andin insurgé, « *Dieu dîne* », plutôt qu'avec les pauvres. Cette révérence, cependant, n'a jamais pris des proportions obscènes ni même difficilement tolérables. Et il faut souvent savoir être humble avec les pouvoirs pour avoir une chance de leur arracher, autrement que par la rue, les satisfactions dont ni leur culture, ni leur mode de vie ne leur font soupçonner la nécessité.

Quand je suis, au début des années 1970, entré pour la première fois en relations avec le père, ce n'est au reste ni son excès de déférence à l'égard des pouvoirs d'alors, ni l'assujettissement des familles du quart-monde à un quelconque enrôlement quasi-sectaire dont s'étaient peu avant fait l'écho des sociologues insuffisamment attentifs à un univers à eux étranger, qui ont éveillé ma préoccupation ; c'est la sorte de rancœur qu'il m'a semblé entendre retentir dans le cœur et la parole du père à l'encontre de certaines forces organisées, qu'on peut, globalement, me semble-t-il, qualifier de progrès ; je parle en particulier des syndicats ouvriers, et de certaines formations de gauche. Le père était obsédé par l'absence de réflexe de solidarité des syndicats à l'égard des plus pauvres, et de prise en charge des intérêts des plus pauvres pour les revendications syndicales. Comme l'un des éléments forts du message d'A.T.D. a toujours été la recherche *d'alliés*, j'ai fait valoir qu'on

¹ - Voir Jean-Michel BELORGEY : « *Politique de Gombrowicz* » (in « *Gombrowicz, vingt ans après* », Bourgeois, 1989)

ne pouvait tenir cette situation –réelle- pour fatale, et qu'il fallait y remédier en tenant compte des cadavres existant entre la classe ouvrière et le sous-prolétariat, non pas du fait du prolétariat, mais du fait du sous prolétariat. J'ai couché tout cela sur le papier. Et il m'en reste une pelure rose.

Je pense avoir été largement entendu par le père. Et que mon propos a, avec le temps, porté ses fruits. Le récent geste de la CGT reportant son appel à la grève pour que celle-ci ne coïncide pas avec la Journée d'hommage aux victimes de la misère en est un signe, parmi d'autres, encore insuffisants, mais palpables.

Je pense aussi avoir été ultérieurement entendu par le père en faisant valoir que les principaux alliés naturels du mouvement n'étaient pas nécessairement les Chrétiens, tous les Chrétiens, du fait du défaut d'intelligence qui prévaut souvent, dans les milieux catholiques, mais aussi parfois protestants, du rapport entre les enjeux dans ce monde et les enjeux pour l'autre, de la redoutable pente aussi qui conduit parfois les catholiques à mépriser la politique, tout en révéant les politiciens, quand c'est l'inverse qu'ils devraient faire.

Un homme, militant de libertés comme moi, chrétien comme moi, mais bien plus profondément croyant, Roger Rouquette, a joué un rôle décisif dans l'approfondissement du cheminement qui, sous ces auspices, a conduit le père et A.T.D. à se rapprocher de la Ligue des Droits de l'Homme et de son Président, Yves Jouffa, un juif agnostique. C'est à ce rapprochement qu'on doit l'affirmation conjointe par les deux mouvements, affirmation dont il ne faut pas, en tant que telle d'abord, en raison de sa profération simultanée dans deux horizons différents ensuite, sous-estimer la force, que l'éradication de la pauvreté est une affaire de **droits de l'homme**. C'est à ce rapprochement et à l'appui de Coluche, et de l'Abbé Pierre (dire cela ne consiste pas à gommer les écarts de pensée et de pratique entre A.T.D. et Emmaüs) qu'on doit la naissance du R.M.I., malgré l'accumulation, à gauche comme à droite, de préventions contre une telle initiative, et sa configuration première, avant les dévoiements ultérieurs.

Le rapport Wresinski au Conseil économique et social, puis celui de son premier successeur à la tête du mouvement, Geneviève Anthonioz De Gaulle, ont utilement fait valoir que la politique de lutte contre la pauvreté ne pouvait se limiter, si nécessaire que cela soit, au versement d'un viatique, et que, à peine de ne pas être, elle devrait être une politique globale et intégrée.

Peut-être les ruses infinies du politique n'ont-elles, avec le vote, au terme de tristes péripéties, de la loi que ces rapports appelaient de leurs vœux, permis aux successeurs du père de saisir, au lieu d'une proie, que l'ombre d'une proie. Et peut-être s'y sont-ils, plus que de raison, laissés prendre. Comme il y a quelques mois, une fois encore, avec la loi sur le logement opposable, un combat entrepris par le père il y a quelque trente ans, et sans cesse à recommencer étant donné les réticences des gouvernements, de quelque tendance qu'ils soient, de Quillot à X., du Conseil constitutionnel, des bailleurs sociaux, des juges, tous gens n'ayant pas, comme les familles ou le père, connu la condition de sans-abri, et éprouvant du mal à faire prévaloir un vécu concret sur un droit abstrait.

Mais tout le monde ne peut, comme y était, à sa maturité, parvenu le père, discerner avec un sens aussi aigu que le sien, dans quelle mesure il faut, pour tirer le meilleur parti des décideurs, leur donner l'illusion qu'on se laisse prendre à leurs pièges, et leur laisser entendre qu'on n'est pas tout à fait dupe. Sans doute n'est-ce pas lui qui se serait

laissé aller à dire, comme Alwine de Vos van Steenwijk, que je n'en aime pas moins infiniment, notamment pour cette formule, qu' « *entre le rapport Marin –le premier rapport européen sur le socle des droits sociaux- et le rapport Wresinski* », il faudrait « *choisir* ». Même s'il est vrai que l'Europe, les deux Europes, le Conseil de l'Europe aussi, hélas, ont été moins attentives qu'on aurait pu l'espérer aux messages du père, réserve faite peut-être de l'introduction, dans la Charte sociale révisée du Conseil de l'Europe, d'un article 30 sur la lutte contre la pauvreté (c'est sur ce fondement et quelques autres que devrait prochainement intervenir la condamnation de la France pour la violation de ses engagements en matière de logement des plus pauvres).

J'aimerais encore ajouter qu'en dépit ou à cause du respect que, comme l'y incitait son origine et sa foi, le père portait à la famille (voir le droit des familles du Quart-monde à élever leurs enfants), il était plus que quiconque sensible aux attentes, aux déceptions et aux drames des orphelins et éclopés de la famille, ainsi qu'en attestent ses propos à un séminaire tenu à Strasbourg quelques années avant sa mort.

Peut-être certains auraient-ils aimé que, dans l'éloge funèbre du père, lors de ses obsèques à Notre-Dame, le Cardinal Lustiger ait mieux marqué certains des aspects que je viens de, brièvement, évoquer de la personnalité de celui-ci. Mais sans doute n'est-il facile pour personne, ni les politiques, ni les hiérarques des Eglises, ni les épigones, si inspirés soient-ils, de prendre la mesure d'une vie où spiritualité et militantisme social et politique sont parvenus à ce degré de fusion fervente, intelligente et efficace.

Jean-Michel BELORGEY